

« DIABOLIQUE

VIOLON »

Le vingt Avril était arrivé. Ce jour devait être primordial pour moi car j'allais commencer un stage décisif pour ma profession future. Ayant jeté un dernier coup d'oeil sur ma tenue vestimentaire afin d'être impeccable pour ce grand jour, je quittai mon appartement parisien, situé sur le boulevard Rochechouart, où je logeais depuis un mois déjà. Quand je suis sorti de l'immeuble, le jour se levait. Les trottoirs témoignaient encore d'une récente ondée telle qu'Avril nous en offre souvent et les enseignes lumineuses trouvaient encore une flaque pour s'y refléter. Vide de ses nuages les plus sombres, visité par un fluët rayon de soleil, le ciel s'ingéniait à peindre des formes changeantes aux coloris encore tendres que je me complus à admirer. Mais, le travail m'attendait et j'avais hâte de le découvrir, d'être confronté pour la première fois à ce que serait mon futur métier. Il n'était guère fréquent que l'on fût accepté en tant que stagiaire dans cette profession mais un ami de mon père avait facilité l'obtention de ce privilège.

En face de mon immeuble, la jeune violoniste qui avait été souvent présente sur le trottoir, au cours des semaines précédentes, n'était pas là. Depuis quelques jours déjà, je ne commençais plus ma journée au son des « Quatre saisons », cette œuvre de Vivaldi qu'elle interprétait fréquemment. Cette musicienne semblait donc avoir délaissé l'angle de mon boulevard définitivement. Beaucoup de passants, sans doute, avaient dû comme moi constater son absence avec regret car elle avait su émerveiller les badauds. Le premier jour où elle avait pris place à ce carrefour, très vite, un attroupement, que j'avais aperçu depuis ma fenêtre, s'était constitué. Je n'avais guère songé, en sortant, à me joindre à cette foule et pourtant, soudainement, mon pas s'était arrêté. Je tendis alors l'oreille car la rue était bruyante et perçus aussitôt le son de son violon. Je ne pouvais dire avec certitude s'il s'agissait d'une danse de Brahms mais la vivacité de cette musique me l'évoqua aussitôt. En l'écoutant, je retrouvais mon récent séjour à Budapest. Je revoyais ces violonistes croisés dans la rue, dans les couloirs du métro, dans les restaurants. Afin d'apercevoir cette personne qui me transportait avec bonheur en quelque pays danubien, je me frayai un maigre passage parmi les Parisiens et touristes agglutinés sur le trottoir et je découvris une gamine qui semblait fanatisée par son instrument. Elle ne voyait que lui, elle n'entendait que lui, ne se souciant pas même des quelques passants qui laissaient tomber une pièce de monnaie dans l'étui de son violon qui était posé à même le sol malgré l'humidité stagnante sur le trottoir. Que regardaient ses yeux qui semblaient envoûtés ? Quel sentiment, pouvait-elle bien éprouver en pinçant chaque corde avec autant d'aisance que de célérité ? Nous, les badauds, étions en apparence impassibles en écoutant cette musique même si nos yeux trahissaient notre allégresse. Plus le rythme de cet air s'accélérait, plus je ressentais une intense envie de danser. D'ensorceleuses vibrations agitaient toute mon âme et seule la bienséance qui veut que l'on ait de la retenue sur la voie publique m'empêchait de laisser toute liberté à mes membres, à tout mon corps, pour exprimer mon ivresse. Cette délirante danse hongroise, sans toutes ces conventions que nous impose la société, aurait peut-être même grisé mon âme jusqu'à l'hystérie. Cette musique à l'accent tzigane était irrésistible et la jeune fille, disons plutôt la gamine, lui donnait tout son relief, toute sa fougue, toute sa séduction diabolique. J'en avais presque oublié le travail qui m'attendait, l'heure qu'il me fallait respecter, la décence qu'il me fallait garder. Pourtant mon corps trépidait en secret, mon esprit vagabondait au fin fond de la steppe et mes yeux étaient fascinés par cette jeune virtuose, non par sa beauté physique, elle n'était encore qu'une enfant, mais par sa maîtrise du pizzicato, par sa manière de vivre sa musique, par sa symbiose avec son violon.

Lorsqu'elle eut achevé de jouer ce morceau, la gamine, tenant de la main gauche archet et violon, esquissa une révérence en inclinant son buste couvert d'un gilet d'un gris peu accrocheur qui contrastait avec les coloris très vifs, presque agressifs, de sa longue robe qui la vieillissait assurément. Il me sembla alors que ses yeux s'étaient soudain éteints et que cette vivacité que leur donnait le son du violon faisait place alors à la morosité, celle des yeux égarés dans la grisaille des jours, cherchant quelque bonheur réel ou factice.

La foule s'était dispersée et je ne voulais quitter cette musicienne sans lui avoir offert mon obole. Surpris de ne point trouver mon porte-monnaie au fond de ma poche, je ne pus pas même remercier cette gamine pour ce moment de bonheur qu'elle venait de nous offrir. Alors que les spectateurs avaient pour la plupart quitté cette enfant avec un simple sourire en guise de remerciement, j'osais à peine croiser son regard, et partir en catimini, me demandant comment elle jugerait cette attitude si pingre, cette ingratitude si éhontée. Pour essayer de me donner bonne conscience, je me rappelai à moi-même que la mendicité ne devait point être le quotidien d' enfants mineurs, que leur place devait être plutôt à l'école que dans la rue et qu'il ne fallait pas inciter leurs parents à exploiter ces enfants quelles que fussent leurs difficultés matérielles.

Confus, ce matin-là, je m'étais donc éloigné au plus vite, me promettant malgré moi, en dépit de mes scrupules, de lui offrir une petite pièce le jour suivant, une résolution que ma logique m'interdit néanmoins dès le lendemain...

Ainsi donc, elle n'était guère présente en ce jour où je me rendais sur le lieu de mon stage.

Je parvins par le métro à ce vénérable bâtiment où je fus accueilli par ce supérieur qui avait consenti à m'accepter dans l'exercice de sa fonction. Tout en gravissant l'imposant escalier de marbre qui menait à la salle qu'il fréquentait depuis une trentaine d'années, il m'interrogea avec un soupçon de sévérité sur mes motivations et, était-ce dû à mon jeune âge ou à la naïveté qu'il lisait sans doute sur mon visage, il me semblait qu'il n'était point convaincu que je fusse vraiment apte, déjà prêt, malgré mes longues années d'étude, à affronter les dilemmes inhérents à la carrière professionnelle que je désirais embrasser.

L'heure était arrivée de me confronter à la réalité de cette profession.

« Voudriez-vous faire entrer la prénommée Natacha Czerny », s'exclama mon supérieur.

Tandis que mon maître de stage observait ou feignait de consulter un dossier posé devant lui, un agent de police introduisit une fille, la tête baissée et traînant un peu les pieds. De longs cheveux noirs mal peignés cachaient partiellement son visage. Quand elle releva la tête et que l'on devina un visage profondément résigné malgré sa jeunesse, à mon immense stupéfaction, je reconnus la petite violoniste, celle qui avait fait vibrer mon âme autant que la chanterelle de son instrument. Elle était immobile et observait ce juge pour enfants qui l'avait convoquée ainsi que ses parents et qui se mit à lui signifier le motif de cette audition :

« Natacha, en raison de ton âge, je me permets de t'appeler par ton prénom et de

te tutoyer...Le rapport de police qui a été établi lors de ton interpellation stipule, disons affirme, que tu es la complice de trois garçons, mineurs comme toi, qui fouillent dans les poches des passants qui t'écoutent jouer du violon et profitent de leur inattention. Il est attesté, disons prouvé, que tu les rejoins ensuite sur les marches de la basilique du Sacré-Coeur...Natacha, tout cela est-il bien exact ? »

Tandis que la gamine murmurait un « oui Monsieur», je ne pus m'empêcher de penser à la mystérieuse disparition de mon porte-monnaie le jour même où j'écoutais avec délice cette musicienne talentueuse. Cette enfant prenait à mes yeux une double apparence, celle d'une jeune artiste capable d'envoûter son auditoire et celle d'une petite délinquante, victime, je le supposais, d'une situation sociale précaire.

Le juge pour enfants demanda que l'on fit entrer les parents de Natacha et il me signifia que je ne pouvais assister à cet entretien. Je jetai un œil vers la gamine qui, peut-être, m'avait reconnu, et je quittai le Palais de justice, profondément perturbé. Les certitudes que m'avaient apportées mes longues années d'étude s'effondraient soudainement. Dans ma tête, la musique de Brahms et la voix pleine de gravité du juge pour enfants s'entremêlèrent et mon trouble n'en fut que plus immense. Ce soir-là, je m'interrogeai longuement. Juge pour enfants, étais-je vraiment fait pour embrasser cette carrière ?